

Des livres d'Unes

Tout va de l'avant et nous jette au temps, comme s'il n'y avait partout que pente et glissement. La conscience n'arrête rien : elle s'accroche seulement à l'idée d'un lieu où le devenir aurait pour contreponds égal l'immobilité. Mais comment transformer ce qui bouge en contenu de l'immobile ? Un livre y réussit assez bien et sans doute sa forme doit-elle l'essentiel de son attrait ou de son pouvoir au fait qu'elle résout cette contradiction. Et pas même besoin d'en être conscient, ni du côté de l'écriture ni du côté de la lecture, pour en bénéficier.

Chaque livre est ainsi un lieu ambigu où ce qui passe, et qui là même reste passant, ne passe pourtant pas et se trouve demeurer en l'état de son présent. La conséquence est qu'on ne peut écrire ou lire sans entrer dans cet état, sauf que ladite entrée est pour certains un exercice et pour beaucoup un va et vient dû au hasard – ce qui est dommage car, si l'on y réfléchit, nous n'avons que fort peu de moyens de rendre le présent suffisamment présent pour en tenir l'accès.

Le livre n'est donc pas qu'une suite de feuillets faciles à tourner sur l'axe d'un dos, qui profite aussi à son rangement, mais une forme si pratique qu'elle en fait oublier sa vraie nature, et comment elle enferme le temps dans son espace. Les livres ne sont pas sans raison appelés des « volumes ». Toutefois, celui qui écrit dans un « volume » et qui le conçoit n'est pas l'auteur du volume final que vous posez devant vous pour en tourner les pages.

La nécessité d'en passer à la fin par l'Éditeur, qui sera l'artisan de la mise en volume, n'est pas qu'une nécessité économique. Il faut que l'écriture, acte par excellence intime, subisse l'épreuve du dessaisissement pour être « publiée », c'est-à-dire rendue publique. Cette métamorphose met dehors ce qui n'a pu avoir lieu que dedans : elle accomplit au cours de ce passage un sacrifice à l'Autre qui va permettre à cet Autre d'avoir accès à l'écrit en y engageant sa propre intimité. L'éditeur est le maître du passage : il sacrifie le privé pour l'offrir au multiple mais en respectant l'unique par sa manière justement de l'envelopper dans un volume adéquat.

Ce processus est dévoyé aujourd'hui par la médiatisation, qui réduit l'œuvre au nom de l'auteur et fait de celui-ci l'étiquette d'un produit. Il ne s'agit plus de lire mais de consommer. Toutefois, si le rôle de l'éditeur est de rendre public, n'a-t-il pas l'obligation d'intensifier autant que possible les effets de la publication ? Et donc de jouer le jeu de la marchandise puisqu'après tout fait commerce...

Resterait alors à savoir pourquoi, dans la mesure même où il ne satisfait que l'égo de l'étiquette, le « produit » dégrade la relation du livre et du lecteur ? Et pourquoi toute marchandise est au fond dégradante dès lors que sa seule fonction est d'être consommable ? La réponse est envisagée ici à partir d'un exemple, celui des Éditions Unes, qui sont l'identité éditoriale de Jean-Pierre Sintive.

Chez lui, au premier abord, une régularité dans la rigueur qui fait de l'absence de tape-à-l'œil une sorte de choix moral. Pas de séduction mais une justesse entre le format, la typographie, la couleur discrète du titre, la proportion des blancs. Pris en

mains et feuilletés, ses livres dégagent une respiration visuelle dont l'impression est assez vive. On s'aperçoit en cherchant sa raison que les noirs et les blancs, autrement dit les lignes et les interlignes, inscrivent dans l'espace une sorte d'appareil aérien qui incite à la contemplation.

Le fait qu'ici et là un mot entre dans le regard dérange cette vision. On se dit qu'on n'a encore rien lu... N'était-ce pas pourtant une lecture que l'observation de cette forme en train d'organiser le rapport de deux matières, l'une spatiale et l'autre verbale ? Et cette lecture n'est-elle pas précisément celle de l'éditeur qui doit, par elle, concrétiser l'activité spécifique du texte dans sa manière d'occuper l'espace et d'y manifester son présent ?

Cette question est troublante : elle fait apparaître soudain une évidence. Quel est le sens, au pied de la couverture, de cet « Éditions Unes » qui est le pendant du nom de l'auteur ? Si ce nom n'est pas traité ici comme une étiquette pourquoi le nom de l'éditeur ne serait-il qu'une marque et non l'équivalent d'une signature ?

Éditer, c'est signer une lecture, et c'est aussi donner la forme de cette lecture en la traduisant dans le « volume » du livre. Jean-Pierre Sintive n'empile ni une succession de pages ni une succession de lignes, il conçoit une continuité puis dresse cette chose UNES dans l'espace et l'y met à l'aise pour qu'elle soit accueillante et spatialement suggestive. Il la déploie en ne soufflant rien d'autre alentour que les nuances créées par le langage des intervalles, des points de blanc ou du délié des Elzévir. Éditer ainsi, c'est en somme jouer à contre-mort de cette Répétition qui, dans chaque livre, autorise le lecteur à se situer toujours au commencement.

Bernard Noël

Texte paru dans le catalogue de l'exposition *Les éditions Unes ont 20 ans*, Crest, 2001.